

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : à LYON, chez les principaux Libraires.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Néanmoins, malgré la mesure ci-dessus, les divers travaux publiés dans *la Vérité*, n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

LE SPIRITISME DANS L'ANTIQUITÉ.

(13^e article. — Voir le dernier N°)

Nous venons de rechercher dans les poèmes d'Homère ce que cet ancien patriarche de l'hellénisme primitif, le poète des dieux, pouvait présenter qui eût quelque rapport avec les doctrines spirites. Nous n'avons pas pris une peine inutile, comme on a pu le voir, et comme on le verra par ce qui va suivre.

Voici la formule d'invocation qui se trouve au début du serment prêté par Agamemnon en présence des deux armées : « Jupiter, père de tous les hommes, très grand, très glorieux, qui règnes du haut de l'Ida; soleil qui entends tout et vois tout, fleuves et terre, et vous dieux qui, sous la terre, punissez après leur mort les hommes qui ont violé leur serment. » (Iliade, 14, 276.)

Il résulte de ce passage formel, la preuve que l'immortalité de l'âme et l'expiation dans une autre vie formaient un des dogmes fondamentaux de la religion grecque, ainsi, du reste, que nous l'avons prouvé dans l'examen général auquel nous nous sommes livré des traditions de tous les peuples.

On voit même chez Homère la remarquable théorie du corps spirituel de l'âme, que le spiritisme a nommé périsprit.

Elle s'y trouve de la manière la plus nette et la plus accusée à défier toute contradiction. Achille obtient la vision de son ami mort, de Patrocle, de son âme entourée et revêtue de son image; il veut l'embrasser, mais ce n'est qu'une forme impalpable; nous citons : « Hélas! il reste donc dans les demeures de l'Adès une âme et une image, mais il n'y a plus du tout d'organes tangibles. » (Iliade, XXIII, 106.)

Ces paroles du héros sont toute une révélation de l'opinion des Grecs sur l'état des âmes après la mort, et cette opinion était de tous points conforme avec la vérité nouvellement enseignée par les Esprits.

La première année, dans notre article *le périsprit devant les traditions*, nous n'avons parlé guère que des traditions sacrées; nous comblons cette lacune en montrant qu'elles étaient les mêmes dans la gentilité.

Il y a mieux que cette foi particulière d'Achille, il y a le fait des cérémonies funèbres mêlées de jeux guerriers,

décrits avec un soin minutieux par Homère. Il entrait donc dans les croyances générales que l'âme, par son image, pouvait encore, après la mort, assister aux représentations de ce qu'elle avait aimé pendant sa vie, et y prendre quelque plaisir.

Homère nomme souvent les âmes des lumières, sombres et pâles, si ces âmes sont celles d'un lâche ou d'un vicieux; radieuses et azurées, si les âmes qui apparaissent sont celles d'un héros et d'un sage. Ici les intuitions de la poésie religieuse des Grecs sont encore en plein accord avec le spiritisme.

Voici comment le savant auteur du Polythéisme hellénique, M. Louis Ménard, résume à cet égard les opinions d'Homère; après avoir dit que le grand poète donne le nom de lumière aux âmes, il continue ainsi : « D'après lui, elles ne s'éteignent dans notre hémisphère que pour s'allumer dans un autre... On ne peut retrancher une maille du réseau de la vie universelle, une note de l'harmonie du monde... Du ciel à la terre il n'y a pas d'abîme; entre eux et nous, les immortels ont étendu l'échelle de l'apothéose, et sur tous les degrés il y a des vertus vivantes qui nous tendent la main.

« Le culte des ancêtres est la religion de la famille, le culte des héros est la religion de la cité. Nous invoquons avec confiance ceux qui nous ont protégé durant la vie; ils recueillent nos prières, eux, les amis indulgents qui comprennent toutes nos défaillances et qui pardonnent toujours, parce qu'ils ont souffert et lutté comme nous. Peut-être, pensaient les Hellènes, les dieux supérieurs sont-ils trop élevés pour nous atteindre, et pour s'occuper de nous (pensée enfantine, car plus on est élevé, plus on a de rayonnements). « Mais vous, ô médiateurs, dans ce grand concert d'hymnes et de plaintes, vous distinguez des voix amies, et vous savez adoucir, sans les violer, les lois éternelles. » (Pages 385 et 386, passim.)

Le culte des héros, des ancêtres, des demi-dieux, ne se comprend que par les explications du spiritisme; lui seul rend raison de certains faits attestés par l'histoire: protections évidentes, apparitions, manifestations. Notre doctrine est universelle, elle se retrouve partout, de nos jours comme dans l'antiquité, à la virilité comme au berceau du genre humain.

Nous analyserions Hésiode, Apollonius de Rhodes, Nonnus, Quintus de Smyrne, Théocrite, Pindare, les tragiques et les comiques, partout nous retrouverions la trace des mêmes croyances au monde divin et au monde spirituel. Nous interrogerions Ovide et Virgile et les autres poètes latins, il en serait de même; or, les poètes, surtout dans l'antiquité, étaient l'expression vivante de la foi religieuse des peuples. Passons aux philosophes.

Plus de six siècles avant Jésus-Christ, à l'époque où vivait Thalès, commence l'ère philosophique. Thalès, chef de l'école d'Ionie, se livra plus particulièrement à l'étude de la nature. A dater de ce philosophe on explique les comètes, on rend raison des éclipses; et cependant Thalès reconnaît, et Phérécyde, Anaximène, Pythagore, Empédocle, Zénon, Héraclite reconnaissent comme lui l'existence des démons (bons et mauvais), des génies, des demi-dieux, des dieux, et leur intervention parmi nous.

Pythagore, au lieu d'être physicien, fut porté par goût à étudier la métaphysique et les religions. — Dieu est répandu partout, est l'auteur des *puissances et de leurs œuvres*. Ces puissances sont les astres, les dieux inférieurs, les démons, les âmes. C'est par eux qu'il opère tout. Les pythagoriciens croyaient non seulement à l'existence des Esprits, mais à leur apparition. Leur doctrine renferme toutes les pratiques de la théurgie divine la plus élevée, mais aussi, il faut bien le dire, les superstitions de la magie, ses pratiques bizarres, la foi à la propriété des nombres. Dieu régit tout comme cause des causes; il faut donc interroger sa volonté dans les présages, se mettre en rapport avec les êtres éternels, et pour y parvenir il faut affranchir l'âme. Cet état était l'enthousiasme (l'extase), obtenu par certaines pratiques et en invoquant les Esprits. Empédocle croyait aux prodiges des pythagoriciens et en opérait lui-même. Parménide paraît avoir pensé comme son maître.

A la secte des éléates physiciens, appartiennent Leucippe et Démocrite : le premier est l'auteur du système des atomes, le second admet la divisibilité à l'infini de corpuscules qui se meuvent, s'associent, forment des masses de différentes configurations, source de tous les événements du monde; atomes subtils, ténus, qui émanent des corps, se répandent partout, pénètrent jusqu'à l'âme et y forment des figures représentatives de ces substances. Il admet des natures qui ne se manifestent que dans les ténèbres, composées aussi d'atomes; plus instruits que nous, ayant une voix, prévoyant les événements et les annonçant quelquefois, disséminés dans l'air, les uns font du mal aux hommes, d'autres sont bienfaisants. Ainsi donc, Démocrite admettait plusieurs espèces de dieux et de génies, et cependant il ne connaissait ni divinité, ni âme spirituelle, n'admettait que des unités corporelles; les génies, l'âme humaine n'étaient pour lui que des fantômes composés d'atomes sphériques. Les molécules sorties du corps, en reprenant leur configuration, ont donné lieu à la croyance des spectres... Démocrite était sensualiste : à ses yeux jouir était le souverain bien; il ne veut pas que nulle crainte puisse le troubler.

On voit surgir les deux écoles principales de philosophie qui vont désormais se partager le monde : les spiritualistes et les matérialistes. — Tous croyaient à l'existence des mé-

mes phénomènes; mais les uns les expliquaient par l'action des génies et des Esprits, d'autres par des corpuscules émanés des corps qui, pénétrant notre âme matérielle, y représentent des formes. Ainsi, d'après Démocrite, les dieux ressemblent à nos songes, et les images qui pénètrent dans l'âme ne sont que des corpuscules qui agissent sur elle à peu près comme dans les songes; elles pouvaient même prédire ou annoncer des événements; car ces molécules, en se transportant au loin, peuvent révéler des accidents lointains et cent autres événements. Il faut donc bien remarquer que ces deux écoles ne nient point les faits, mais les expliquent différemment, et l'on remarque dès l'abord comment les matérialistes sont absurdes en supposant que des corpuscules matériels puissent avoir l'intelligence et la prévision.

PHILALÉTHÈS

(La suite au prochain numéro)

LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME

SWEDENBORG.

(12^e article. — Voir le dernier N^o)

Qu'on remarque bien le style de ces lignes. Le philosophe de Königsberg paraît convaincu de la réalité du fait, de la vue ou de la perception par Swedenborg d'un incendie à la distance de 50 lieues.

Toutefois, philosophe complet, il voulut aller jusqu'au bout, et il le fit. Deux ans plus tard, il nous apprend lui-même dans une lettre à sa spirituelle amie, mademoiselle Charlotte de Knobloch, la suite qu'il avait donnée à tous ses doutes. Rien de plus curieux que la nouvelle version, plus détaillée, plus précise et plus affirmative, qu'il produit du même fait, en le rapportant après vérification. Procédant en véritable argumentateur, il écrit, le 40 août 1768, ce qui suit :

« Pour vous donner, ma gracieuse demoiselle, quelques moyens d'appréciation (quant aux facultés de Swedenborg) dont tout le public encore vivant est témoin, et que la personne qui me les transmet a pu vérifier en lieu et place, veuillez me permettre de vous apprendre les deux faits suivants :

« Le fait qui suit me paraît surtout avoir la plus grande force démonstrative et devoir couper court à toute espèce de doute. C'était l'an 1755 (le fait est de 1759), que M. de Swedenborg, vers la fin du mois de septembre, un samedi, vers quatre heures du soir, revenant d'Angleterre, prit terre à Gothenbourg. M. William Castet l'invita en sa maison avec une société de quinze personnes.

« Le soir, à six heures, M. de Swedenborg, qui était sorti, rentra au salon pâle et consterné, et dit qu'à l'instant même il avait éclaté un incendie à Stockholm, au Südermalm, et que le feu s'étendait avec violence vers sa maison.

« Il était fort inquiet (rappelons, avec la permission de Kant, que l'habitation de Swedenborg était arrangée selon ses habitudes de spiritualité), et il sortit plusieurs fois. Il dit que déjà la maison d'un de ses amis, qu'il nommait, était réduite en cendres, et que la sienne propre était en danger.

« A huit heures, après une nouvelle sortie, il dit avec joie : Grâce à Dieu, l'incendie s'est éteint à la troisième porte qui précède la mienne.

« Cette nouvelle émut fort la société, ainsi que toute la ville. Dans la soirée même on en informa le gouverneur. Le dimanche

au matin, Swedenborg fut appelé auprès de ce fonctionnaire qui l'interrogea à ce sujet. Swedenborg décrivit exactement l'incendie, ses commencements, sa fin et sa durée.

« Le même jour, la nouvelle s'en répandit dans toute la ville, qui s'en émut d'autant plus que le gouverneur y avait porté son attention, et que beaucoup de personnes étaient en souci de leurs biens ou de leurs amis. Le lundi au soir, il arriva à Gothenbourg une estafette que le commerce de Stockholm avait dépêchée pendant l'incendie. Dans ces lettres, l'incendie était décrit exactement de la manière qui vient d'être dite.

« Le mardi au matin arriva auprès du gouverneur un courrier royal avec le rapport sur l'incendie, sur la perte qu'il avait causée et sur les maisons qu'il avait atteintes, sans qu'il y eût la moindre différence entre ces indications et celles que Swedenborg avait données. En effet, l'incendie avait été éteint à huit heures.

« Que peut-on alléguer contre l'authenticité de cet événement? L'ami qui m'écrivait a examiné tout cela, non-seulement à Stockholm, mais, il y a environ deux mois, à Gothenbourg même; il y connaît bien les maisons les plus considérables, et il a pu se renseigner complètement auprès de toute une ville dans laquelle vivent encore la plupart des témoins oculaires, vu le peu de temps écoulé depuis 1756 (1759). »

On ne procède pas à une enquête avec plus de soins que ne fit Kant, et on n'en rapporte pas le résultat avec plus d'impartialité. Celle de Kant est d'autant plus admirable, qu'il se souciait moins de croire à la réalité du fait, et qu'il conclut néanmoins plus formellement en faveur de cette réalité. Voici ses propres termes :

« Que peut-on objecter contre la crédibilité de cet événement? »

Ajoutons quelque chose de plus à ce que dit M. Matter. Kant, qui, dans *la critique de la raison pure*, n'avait pas pu démontrer Dieu ni aucun autre agent spirituel en dehors de l'homme; qui avait poussé, en théorie du moins, le scepticisme jusqu'à ses dernières limites, sent non-seulement tomber tous ses doutes, mais encore il devient un prophète formel du spiritisme actuel et des manifestations par lesquelles l'immortalité de l'âme, l'existence et l'influence du monde spirituel sur le nôtre sont prouvées; il prononce ces mémorables paroles : (1)

« Bientôt, et le temps en est proche, on arrivera à démontrer que l'âme humaine peut vivre, dès cette existence terrestre, en communion étroite et indissoluble avec les entités immatérielles du monde des Esprits : il sera acquis et prouvé que ce monde agit indubitablement sur le nôtre et lui communique des influences profondes dont l'homme aujourd'hui n'a pas conscience, mais qu'il reconnaîtra plus tard. »

C'est à cause de Swedenborg et de ses qualités de voyant bien attestées que Kant a été conduit à faire cette solennelle déclaration. A. P.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

UN ÉPISODE DE LA VIE. (2)

(Suite)

L'Esprit frissonna de nouveau en apercevant sa dépouille inanimée; il vit clairement alors ce qu'était le délit d'homicide; car, bien que ce fût son propre corps qu'il avait détruit ou voulu détruire, c'était toujours un homicide. Comment avait-il osé rendre inerte et raide cette main, qui aurait pu s'étendre pour

aider ses semblables, qui aurait pu répondre à tant d'étreintes amicales? Comment avait-il osé priver de la lumière ces yeux dans lesquels, trois heures auparavant, se réfléchissait l'image de la femme aimée, image qu'il portait gravée dans son cœur? Comment avait-il osé jeter, au milieu des algues du fleuve, ces cheveux, qu'elle caressait avec tant d'amour, ces lèvres, qu'elle avait le droit de presser avec les siennes? Oh! c'était bien certainement un crime, un crime capital; et lui, l'Esprit du mort Tristan, reconnut alors toute l'étendue de sa faute. Séparée de sa forme mortelle, de cette chaîne qui, par le moyen des sens, l'avait détournée de tout mouvement généreux. L'âme reconnut en quoi et comment elle avait péché; mais un reste d'égoïsme la dominait encore.

— C'était un monde sans cœur et plein d'amertume pour moi, pensa-t-il; — car l'Esprit de Tristan était toujours Tristan. — J'ai toujours cherché le bien, et ne l'ai jamais trouvé; mes amis m'ont laissé à jeun pour m'exciter à la bonté; mon propre sens s'est tourné contre moi; j'ai douté de l'amour, et n'avais-je pas raison? Et à cette heure, quelle âme vivante pense encore à celui qui, cette nuit, s'est abandonné à l'obscurité du néant? Que ne puis-je le savoir!

Et, avec ce désir, se révéla à lui le pouvoir qu'il possédait comme Esprit sans corps. L'ombre s'envola sur les ailes de la nuit, au-dessus de la cité silencieuse, et se trouva à la porte d'une belle maison, où, douze heures auparavant, Tristan avait éprouvé un léger déboire, un signe de mépris mal dissimulé, à ce qu'il croyait, du moins; et une satisfaction d'orgueil ranima son Esprit lorsque, défiant tout pouvoir humain, tout obstacle d'étiquette sociale, il put pénétrer dans la pièce la plus retirée de cette maison. L'homme qu'il cherchait était là, assis à côté de sa femme.

Tristan n'avait jamais vu ce visage que dans les moments où l'expression en était rendue sévère par la fatigue et le soin des affaires; il ne pouvait croire que ce fût le même homme qui se laissait aller, en cet instant, à un si doux sourire, ni que cette voix, s'entretenant alors d'affaires domestiques, fût celle qui avait résonné si durement à ses oreilles au milieu des papiers et des livres d'un sombre bureau. Cependant, ils étaient là tous deux; l'homme d'affaires, ordinairement froid et grave, et son élégante moitié, passant ensemble, d'un air content, la soirée en causeries intimes et affectueuses; car, parmi les splendeurs de cette riche habitation, brillait aussi la petite lampe de l'amour conjugal.

La dame regarda sa montre.

— Mon ami, je crois que nous avons assez causé pour ce soir; seulement, avant d'aller nous coucher, je voudrais bien savoir quelque chose de ce pauvre jeune homme qui est venu aujourd'hui pendant que nous étions à dîner dehors. — Tristan, n'est-ce pas ainsi qu'il s'appelle?

— Oui, ce mauvais sujet, dont l'orgueil est tel que l'on ne peut rien faire pour lui; et pourtant, je voudrais l'aider si je pouvais, pour l'amour de feu son père.

— Qu'est-il donc venu faire?

— J'ai pu à peine le savoir, car il m'a retenu dans le salon, bien que je lui eusse dit de revenir demain, parce que j'étais très-occupé dans le moment (et vous savez, Emma, combien j'ai été distrait toute la journée par la banqueroute de ce pauvre Williamson!); mais le jeune Tristan m'a parlé avec une telle hauteur, presque avec menace, qu'il m'a fait mettre en colère; et je lui ai dit qu'il ferait mieux de ne pas venir tant qu'il n'aurait pas appris à parler plus poliment à son meilleur ami.

— Pauvre malheureux! peut-être se trouve-t-il dans la détresse, dit la dame avec douceur, il avait l'air tout troublé, tout bouleversé lorsqu'il est passé près de notre voiture.

— A dire le vrai, je n'y ai pas pensé. Malheureux que je suis!

(1) Traum eines Geiterschers.

(2) Voir le dernier numéro.

je voudrais à présent avoir attendu un peu, mais il a un frère bien posé dans le monde, et qui ne le laissera pas dans le besoin.

— Mais, ne feriez-vous rien pour lui, Edouard ?

— Si, certainement, chère amie. Je me proposais de parler la semaine prochaine à MM. Hill et Venables pour une place vacante chez eux, et au lieu d'attendre, j'irai dès demain. Pauvre Tristan, son père était un brave homme, et je serais désolé s'il arrivait quelque mal à son fils, bien qu'il soit un peu entêté.

L'écho de cette voix compatissante resta comme un poids sur le cœur de Tristan, et celui-ci, convaincu par lui-même, déchiré d'un sentiment de remords qui, comme un dard de sa conscience, le pénétrait par toutes les parties de sa forme spirituelle, reprit sa volée à travers l'espace.

L'Esprit errait impalpable comme la paisible lumière de la lune qui éclairait alors les rues désertes ; il passait au-dessus de ces scènes que les pieds mortels de Tristan avaient traversées ; à cette heure aucun son produit par la société humaine ne venait rompre ce calme solennel ; seuls les pas lourds d'un garde de nuit résonnaient sur le pavé, et, lorsque ce garde se fut éloigné, une femme avec un enfant se traîna jusqu'aux marches d'une porte et s'y blottit.

Quand le garde repassa, elle essaya de se cacher, mais il la vit et lui demanda ce qu'elle faisait là, d'un ton moins sévère cependant qu'il ne l'eût fait pendant le jour.

— Oh ! bien vrai, que je ne suis pas restée à m'enivrer ; non, bien vrai, monsieur, répondit la femme d'une voix affaiblie ; car je n'ai pas mangé de toute la journée, si ce n'est un biscuit qu'un pauvre monsieur a donné à mon fils, et que j'ai partagé à nous deux.

— Pauvre femme ! dit le garde fouillant dans sa poche, j'ai ici un morceau de pain et un peu de fromage, et je peux me passer de manger demain matin. Mais ne restez pas plus longtemps à cette porte, bonne femme, car quelqu'un pourrait passer qui vous mettrait en prison.

— Que Dieu vous récompense, monsieur, dit la femme. Le monde est bien meilleur que l'on ne croit, je l'ai toujours dit ; mange, petit Johnny, et prends patience ; le jour ne tardera pas à venir.

Le jour ne tardera pas à venir. Oh ! quelle profonde résignation ne renfermaient-elles pas, ces paroles de la pauvre et triste vagabonde.

Eh bien, l'Esprit qui maintenant voyait et sentait tout cela, qui pendant sa vie avait méprisé ce monde, s'était agité dans sa misère, mais n'avait pas eu la patience d'attendre l'aurore qui n'aurait certainement pas manqué de luire aussi pour lui ; qui, bien que pauvre, n'avait jamais manqué de pain, et quoique malheureux avait trouvé dans sa misère le baume divin de l'amour ; qui, sans amis, n'avait jamais été entièrement délaissé, et avait cédé au désespoir comme un lâche, tandis que cette pauvre abandonnée marchait en avant avec patience, supportant la vie jusqu'à la fin.

L'Esprit de Tristan éprouva un vif regret de ce monde, que dans son amertume il avait méprisé. C'était une création de Dieu et l'objet constant du sourire divin ; avec toutes ses misères, ses froideurs et ses peines, c'était toujours un monde béni.

L'âme de Tristan avançait, avançait toujours sans s'arrêter davantage sur ces myriades d'Esprits humains renfermés dans cette cité livrée au sommeil, jusqu'à ce qu'il arrivât à une petite habitation très propre, située dans un des faubourgs. La dernière fois qu'il était sorti de cette maison, c'était avec la malédiction à la bouche et la rage au cœur, emportant avec lui l'écho de ces paroles de reproche : — Frère Tristan, j'ai été économe, et vous avez été déréglé, chacun doit penser à soi, et vous avez été un propre à rien ; je ne veux plus vous aider ; vous resterez ici en-

core une nuit, et demain vous chercherez du travail, à moins que vous ne préfériez jeûner.

Et telle avait été la réponse terrible : — Non, mais je saurai mourir, et j'attirerai sur votre tête la malédiction de Caïn.

Comment, après avoir été souillées du souffle de ces paroles, les roses qui décoraient le vestibule de cette maisonnette pouvaient-elles encore exhaler un si suave parfum aux pâles rayons de la lune ?

L'Esprit de Tristan s'introduisit dans la chambre de son frère, dont l'attitude justifiait pleinement la conduite, car l'homme dormait aussi paisiblement que si le fils de sa mère eût été couché dans le cabinet qu'il occupait depuis son enfance, et où, le soir même, ils s'étaient entretenus bien avant dans la nuit.

Cependant, au bout d'un instant, le dormeur s'agita ; sa respiration devint gênée, les veines de son front se gonflèrent et ses lèvres murmurèrent des paroles incohérentes.

— Tristan, vous êtes un vaurien. J'ai toujours été votre protecteur, toujours : eh bien ;... allons, soyez bon, et je jouerai encore avec vous.

Et un éclat de rire presque enfantin montra de combien d'années cet homme, depuis longtemps adulte, se reportait en arrière dans son rêve. Puis il murmura de nouveau avec un son de voix différent :

— Père, ne dites pas que je l'ai maltraité. Tristan doit maintenant penser à lui. — Eh bien ! oui nous sommes frères, c'est vrai, cher père, attendez seulement un instant et vous verrez que je le traiterai beaucoup mieux ; vrai, je le ferai ! Allons, père, ne soyez pas fâché ; je vous le promets. Tristan, donnez-moi la main. — Ah ! mon Dieu ! elle me glace le sang !

Et l'homme, saisi d'effroi, sauta au bas de son lit en dormant encore.

— Que je suis niais, murmura-t-il en cherchant à s'assurer qu'il avait rêvé. Mais, en vérité, cet imbécile de Tristan m'a fait mettre aujourd'hui dans une colère que... mais voyons si le gars est rentré ; il sera sans doute d'une humeur plus tranquille. Holà ! Tristan, dit-il en ouvrant la porte de sa chambre.

Personne ne répondit ; il entra pour voir. Une crainte étrange s'empara de cet homme quand il vit la pièce vide. La menace qu'il avait entendu proférer le jour même sans y faire attention raisonna alors à son oreille comme un avertissement venu de la tombe. Il éprouva un tremblement, et s'assit sur le lit.

— J'espère que cet étourdi ne se sera fait aucun mal, se dit-il ; cependant il était si en colère et si désespéré, je voudrais maintenant ne lui avoir point parlé comme j'ai fait. Dieu veuille me pardonner s'il est arrivé quelque chose à ce pauvre enfant !

Il souleva le rideau de la fenêtre : la première lueur de l'aube se mêlait déjà à la clarté de la lune.

— Cette mauvaise tête sera restée à se griser, pensa-t-il ; pourtant je crois qu'il n'avait pas un schelling ; et de plus il a toujours été assez sobre. Pauvre Tristan, que je voudrais le voir revenir.

(La fin au prochain numéro).

BIBLIOGRAPHIE.

LA GAZETTE DU MIDI DEVANT LE SPIRITISME, à propos des frères Davenport, par E. Altony. — Prix : 4 franc.

Se vend au profit des familles victimes du choléra. Ceux qui désireraient se procurer cette brochure doivent adresser 4 fr. 20 c. en timbres-poste à M. Altony, chez M. Menzelle, libraire, rue Longue-des-Capucins, 32 bis et rue de l'Arbre, 44, à Marseille.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — IMPRIMERIE DE V^e TH. LÉPAGNEZ, PETITE RUE DE CUIRE, 10.